

bres n'ayant que d'insignifiantes égratignures. Les piliers de terre sont à refaire, voilà tout. Nous donnons un bagchich pour contribuer à la restauration de l'édifice et compenser une catastrophe que le fanatisme superstitieux peut nous attribuer. Ayant ainsi prouvé notre parfaite bienveillance, nous jugeons à propos de poursuivre notre promenade.

Les nids d'oiseaux sont autrement solides sur les arbres que ceux des hommes dans la terre. J'en compte dix dans les branches d'un acacia à moitié desséché. De toutes parts la vie se révèle prodigieuse dans l'air, sous l'herbe, sur le sable où chaque petit être s'agite, chante ou murmure. Il n'y a de discordant ici que l'homme avec sa paresse ou son découragement en présence de ce sol incomparablement fertile, si peu qu'on voulût le féconder. Une promenade à travers des jardins incultes, mais entourés de grandes haies, suffit à nous convaincre de la vérité des assertions de Josèphe sur la richesse de l'oasis. Dans l'un d'entre eux, nous admirons un pied de vigne qui mesure près du sol plus de deux mètres de pourtour; ses quatre branches ont un prolongement de cinquante pas environ. On nous assure qu'il a produit l'an passé cinq cents okes de raisin, soit plus de six cents kilos. Les figuiers sont très nombreux ici. Quelques misérables palmiers sortis de terre font ce qu'ils peuvent pour s'épanouir, mais ils ont été indignement lacérés par les passants. Tout à l'heure, en revenant de Galgala, nous avons vu un gredin qui faisait paître ses cha-

meaux et ses vaches dans un blé déjà jaunissant. Pour sûr ce n'était ni le sien ni celui de son père. La loi permettait autrefois de faire une entaille à l'oreille de l'animal qui allait fourrager dans les terres d'autrui. Si on l'appliquait aujourd'hui, je suis très sûr que ni ânes, ni chevaux, ni hommes n'auraient d'oreilles sur cette terre de maraudeurs.

En rentrant à l'hôtel, je regarde défiler une caravane russe qui, partie ce matin de Jérusalem, arrive par la fontaine d'Élisée. Elle me rappelle tout naturellement les multitudes qui passaient, il y a plus de dix-huit siècles, pour aller au Jourdain entendre Jean-Baptiste, ou à Jérusalem célébrer les solennités pascales. Elles n'avaient pas plus d'ardeur que ces braves Russes, hommes et femmes, avec leur gamelle de fer-blanc sur la poitrine, un sac de cuir sur le dos, de longues bottes aux jambes, marchant d'un pas cadencé et précipité comme des soldats. De telles gens feraient encore une croisade. Tous me saluent par un signe de croix, selon l'usage grec, en portant la main à l'épaule droite avant de la porter à l'épaule gauche. Ils sont plus de cinq cents. Si je pouvais, je leur offrirais un banquet, car ils semblent avoir faim. Ils l'apprécieraient à coup sûr, et je leur ferais un discours. Mais l'un est aussi impossible que l'autre. La nuit tombe, les chacals commencent à glapir en se rapprochant. Une dame américaine arrive en palanquin. Cela m'ouvre les idées sur ce mode de voyager. Il doit être excellent pour qui veut marcher

sans autre préoccupation que de bien voir et de noter scrupuleusement toutes choses.

Jéricho, vendredi 16 mars.

A notre lever, la cour de l'hôtel offre un spectacle plus animé que la veille. Des moukres sellent des chevaux; d'autres, avec une préparation de graisse et de savon, font la toilette de deux chameaux tondus de frais. Les chiens aboient avec fureur. Des voyageurs s'impatientent et crient.

Nous nous préparons à honorer les souvenirs qui nous entourent en célébrant le saint sacrifice de la messe. Un mulet a porté avec nous les objets nécessaires pour la circonstance. Deux moukres, que j'aurais pris pour des mécréants, y assistent avec une piété édifiante. Mes compagnons disent la messe les premiers. Je médite.

Ce petit Zachée, jadis percepteur à Jéricho, est un des hommes de l'histoire évangélique pour lesquels j'éprouve le plus de sympathie. Sans doute il avait pu se tromper et surtout tromper les autres dans ses fonctions de péager. Si l'occasion fait le larron, il est évident qu'en ce temps-là les percepteurs avaient toutes chances d'être voleurs. Mais rester voleur en devenant l'hôte de Jésus, Zachée ne l'accepte pas, et c'est là sa gloire. Il n'était pas de la race des hypocrites, et le fond de son âme respirait la droiture et l'honnêteté. En

voyant la foule se scandaliser parce que Jésus descend chez un homme suspect, il prend une résolution héroïque. Le Maître ne doit pas être amoindri par l'œuvre charitable qu'il exerce, et, chemin faisant, le péager s'arrête à la plus généreuse des combinaisons. Jésus ne peut pas aller chez celui qui est soupçonné de détenir le bien des autres. Il est certain que la foule a droit à une explication et peut-être à une restitution.

Sur le seuil de sa porte, Zachée s'arrête : « Seigneur, dit-il à haute voix, immédiatement je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si je suis coupable de quelque injustice envers qui que ce soit, je m'engage à restituer quatre fois plus. » Voilà qui est catégorique. De sa fortune le péager fait deux parts : une pour sa famille, rien de plus sage, et l'autre pour les pauvres, rien de plus généreux; après cela, si quelqu'un croit avoir jamais été lésé par le fonctionnaire public, il n'a qu'à l'établir, il sera indemnisé au quadruple. J'admire ce brave homme et son noble langage. Nous serions heureux de vénérer la maison où il accueillit ainsi le Maître, et où, comme réponse, fut prononcée la parabole des marcs légitimant l'admission des péagers dans le royaume de Dieu.

Et l'arbre sur lequel la grâce divine alla le surprendre, qu'est-il devenu? Nous n'avons pas vu ici un seul sycomore.

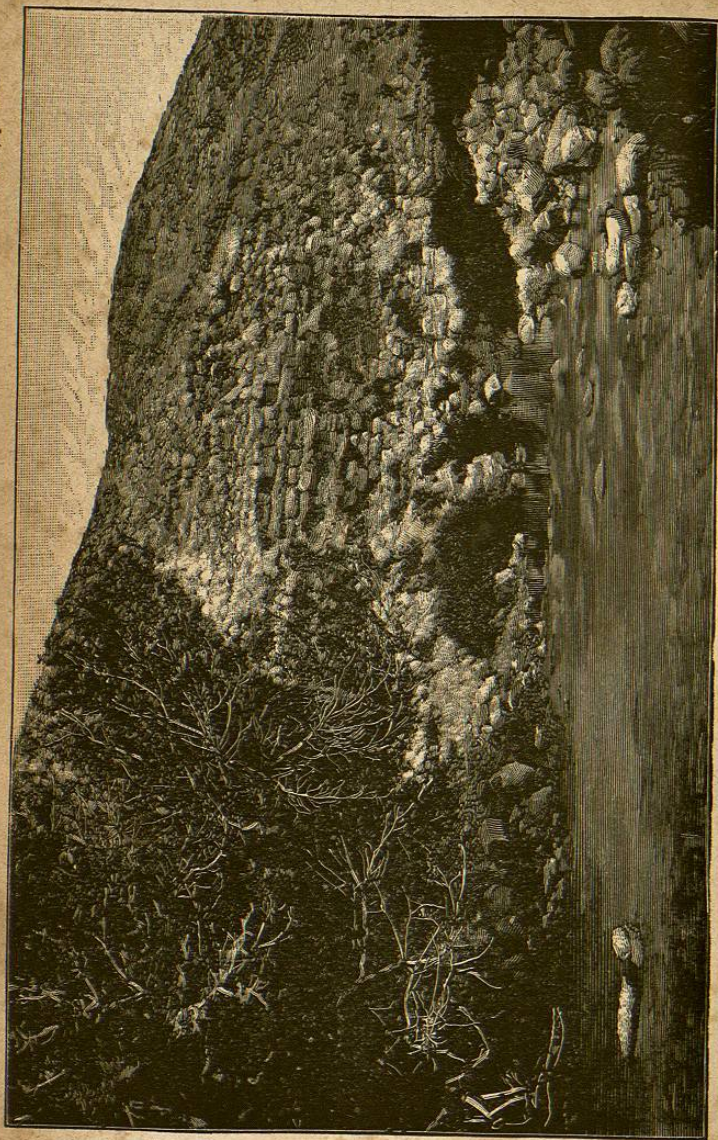
Et ces aveugles mendiants qui demandèrent à voir la lumière et qui l'obtinrent, sur quel chemin étaient-ils assis? Où Bartimée jeta-t-il son manteau

pour courir à Jésus ? Où passa le cortège enthousiaste qui célébrait les gloires du jeune Prophète galiléen ? Je l'ignore ; mais, tout en l'ignorant, je sens que je foule la terre où cela s'est passé, et mon âme en éprouve une sainte joie.

A huit heures, nous partons pour la fontaine d'Élisée, site probable de l'ancienne Jéricho. Sur tout ce parcours de quinze à dix-huit cents mètres, des monticules couverts de sable et de broussailles attestent qu'il y eut ici une vaste cité. Les cailloux roulent sous les pieds des chevaux. Des myriades d'oiseaux chantent dans les zakkoums ou les seders. C'est, comme hier, l'éloquente protestation de la vie au sein même de la mort. Les ruisseaux murmurent de toutes parts, offrant gracieusement à l'homme des richesses qu'il dédaigne de recueillir. Pourquoi une association d'Européens actifs et vaillants hésite-t-elle à s'installer ici ? Est-il quelque part des terres plus fécondes à exploiter, sous un meilleur ciel et avec de plus puissants auxiliaires que ces cours d'eau inépuisables ? Comme il serait aisé de remettre cette plaine en harmonie avec la vieille appréciation de Tacite : *Uber solum, exuberant fruges nostrum ad morem, præterque eas balsamum et palmæ*¹.

On nous fait remarquer quelques arbustes assez semblables au myrte, et dont les femmes arabes tirent grand parti. C'est le henné, le *copher* de la Bible. Avec ses feuilles cuites dans l'eau et pulvé-

¹ *Hist.*, v, 6.



La fontaine d'Élisée et ruines de Jéricho primitive.

risées, on fait une couleur rouge-jaune qui sert à teindre les ongles et les cheveux.

Nous voici à l'Aïn-es-Soultan, la fontaine d'Élisée. Ses eaux forment les nombreuses rigoles que nous avons observées. On les voit sourdre à l'ouest, au-dessous d'une sorte d'abside, à travers les restes d'une maçonnerie que surplombe un monticule de ruines. Elles se répandent dans un bassin de dix mètres de long sur cinq de large, et, sans s'y arrêter, elles se précipitent dans un large ruisseau ombragé de tamaris et de nabqs *zizyphus spina Christi*, dont le fruit jaune, assez semblable à la cerise, est bon à manger. Chacun sait comment, à la prière des habitants de Jéricho, Élisée assainit miraculeusement cette fontaine. L'eau, très limpide et peuplée de petits poissons, est bonne, mais, à notre grande surprise, à peu près tiède.

Les tells nombreux qui nous entourent marquent certainement les ruines de la Jéricho primitive. Quelques-uns ont été fouillés. Ils contenaient une terre jaunâtre, se désagrégant au moindre contact, et laissant entrevoir des formes de briques superposées. Dans l'un de ces tells, au sud de la fontaine, ont été trouvés des tombeaux très anciens, bâtis en briques. Un seul était de pierre. Nous observons çà et là des débris de poterie, des cailloux agglomérés par une sorte de ciment très compact et d'autres pierres portant la trace du travail de l'homme. C'est sur le monticule à l'ouest de la fontaine qu'il faut s'établir pour avoir le beau

coup d'œil sur la plaine. On comprend qu'abondant la Palestine par cette ravissante oasis, après un séjour de quarante ans au désert, les Hébreux aient été désireux de conquérir le pays de Canaan.

En ce temps-là, il y eut ici, sur les araselements même où nous sommes, une grande ville avec des murs et une seule porte que l'on fermait la nuit. Un roi la gouvernait, et sa prospérité était parfaite. Ses habitants avaient des étoffes précieuses de Sennaar, des lingots d'or, des sicles d'argent. Un soir deux espions montèrent d'au delà du Jourdain et se réfugièrent dans la maison d'une courtisane nommée Rahab. Le roi en fut averti et les fit rechercher; mais la femme les sauva en les cachant sous des tiges de lin qu'elle avait disséminées sur sa terrasse. Quand la nuit fut tombée et que la porte de la cité fut close, elle avertit les deux israélites et les descendit à l'aide d'une corde par la fenêtre de sa maison, qui était adossée au mur de la ville. « Fuyez du côté de la montagne, leur dit-elle, car on vous cherche dans la plaine; puis quand on prendra la ville, sauvez-moi avec tous les miens. » Et les espions rentrèrent au camp d'Israël et ils dirent : « Jéhovah nous livre tout ce pays; les habitants tremblent de peur, ils sont perdus. »

Or, quelques jours après, Israël quittant Galgala, à six kilomètres d'ici, s'avança vers la ville. Les hommes armés ouvraient la marche; sept prêtres suivaient en soufflant dans des cornes de béliers, consacrées comme trompettes jubilaires.

L'Arche d'alliance était portée derrière eux. Puis venait le reste de la nation, qui sonnait aussi de la trompette. Personne ne disait mot. Durant six jours, le cortège, moitié religieux, moitié militaire, fit une fois par jour le tour de la ville sans rien dire et rentra dans le camp. Le septième jour, Israël se leva à l'aurore et fit sept fois le tour des remparts. Au septième tour Josué dit au peuple : « Criez maintenant, Jéhovah vous a livré la ville! » Les trompettes retentirent, le peuple cria, et les remparts s'écroulèrent. Les maisons furent saccagées, et les habitants mis à mort. A une fenêtre flottait un ruban rouge. Les soldats s'arrêtèrent devant ce talisman et firent grâce à ceux qu'il protégeait. C'était Rahab la courtisane qui l'avait attaché. Elle et les siens, préservés du massacre, vécurent honorés dans Israël. Rahab épousa Salmon, peut-être l'un des deux espions qu'elle avait sauvés, et devint la mère de Booz, l'aïeul de David et du Messie. Il y a un charme particulier à se retracer ces scènes poétiques et naïves de la vie patriarcale aux lieux mêmes où elles se sont passées.

On sait comment la ville, dévouée par interdit à Jéhovah, fut brûlée sans pitié et avec quel soin tout ce qu'elle contenait de précieux fut réservé au trésor sacré. Un seul homme, Achan, osa méconnaître le droit de Dieu. En secret, le malheureux s'attribua une part dans le butin. L'Éternel fit connaître son crime, et on conduisit lui, ses fils, ses filles, ses bœufs, ses ânes, ses brebis, sa tente, le manteau précieux, les sicles d'argent et le lingot

d'or qu'il avait dérobés, dans la vallée d'Achor. Je pense que c'est celle de Nou-Aimeh, qui est au nord-ouest, s'ouvrant vers Béthel. On montait pour y aller. C'est par ce défilé que déboucha l'armée marchant sur Haï et poursuivant la conquête de la terre promise. Là on brûla Achan et tout ce qui lui appartenait. Un monceau de pierres jetées sur le cadavre du sacrilège rappela aux générations futures son crime et son châtement. Maudit devait être celui qui se lèverait pour rebâtir la ville détruite. Et lorsque Hiel, de Béthel, voulut construire ses remparts, sous Achab, roi d'Israël, et Asa, roi de Juda, il vit mourir Abiram, l'aîné de ses fils, comme il commençait l'œuvre, et Ségub, le plus jeune, le jour où elle se terminait.

Reprenant nos montures, nous suivons le pied de la montagne. Des débris d'aqueduc, des pans de murs, des fragments de meules marquent la place d'anciens moulins à sucre. A travers un lit rocailleux, deux sources importantes, l'Aïn-en-Nou-aimah et l'Aïn-ed-Douk, descendent du ravin occidental pour arroser la plaine. Si nous sommes réellement sur le lieu de la tentation du Seigneur, on comprend la proposition satanique de changer les pierres en pain. L'élément à transformer ne faisait pas défaut. Mais est-ce vraiment ici le désert dont parle l'Évangile? A le voir aujourd'hui dans son affreuse désolation, on pourrait répondre affirmativement. Au temps du Messie, on s'y trouvait aux portes d'une ville importante, la seconde de la Palestine, très bruyante et fort mondaine. Une

route des plus fréquentées y passait, et de nombreuses caravanes faisaient de la plaine un centre commercial des plus animés. La tentation de la faim s'expliquerait difficilement, puisque Jésus n'avait qu'à descendre, et, en moins d'une heure, il était dans Jéricho, où il pouvait trouver beaucoup mieux que le diable ne lui proposait.

Pour se recueillir après son baptême, n'est-il pas probable que le Seigneur choisit de préférence le désert où avait vécu Jean-Baptiste, ou peut-être, puisqu'il était sur l'autre rive du fleuve, les montagnes de Moab, où Moïse était mort? En tout cas, s'il vint ici, il faut croire que ce fut pour s'enfoncer plus profondément dans les gorges solitaires qui remontent vers Béthel. Le moine Burchard dit, en effet, que tout en montrant la Quarantaine comme le lieu où Jésus jeûna, on indiquait à trois lieues plus loin, au sud de Haï et de Béthel, la montagne même où il aurait été tenté. Pourquoi n'est-il plus possible de préciser le lieu béni où se livra ce premier combat entre Satan et le Fils de l'homme, combat à l'issue duquel le démon dut comprendre que son règne était fini?

La pente rapide et dangereuse qui se dessine au flanc de la montagne mène à trois sanctuaires superposés. Chacun a une abside percée d'une ouverture tournée vers nous. Le plus élevé correspondrait au creux de rocher où Jésus aurait jeûné pendant quarante jours. Un quatrième oratoire en ruines, au sommet de la montagne, indiquerait le lieu d'où Satan lui fit voir tous les royaumes du

monde. De nombreux pèlerins, moins sujets au vertige que moi, y montent chaque année. La preuve en est dans ces croix qu'ils gravent sur la vieille ruine, en souvenir de leur pieuse visite. Il n'est pas probable qu'aucun de ces sanctuaires soit plus ancien que les Croisades. Des centaines de grottes sont percées dans les rochers abrupts de la montagne. Là ont vécu, au dire de saint Antonin, de pieuses vierges que l'on y conduisait dès leur enfance, et qui, à leur mort, étaient ensevelies chacune dans sa cellule. Là se sanctifièrent des anachorètes jusqu'au VII^e siècle, où Chosroès les fit massacrer tous. Plusieurs de ces grottes étaient naturelles. Peut-être avaient-elles servi autrefois à une des communautés esséniennes qui, au dire de Josèphe, vivaient non loin de la mer Morte. Dans un passé plus reculé encore, il ne serait pas impossible qu'elles eussent abrité l'école de prophètes qui était à Jéricho¹. La montagne de la Quarantaine est à cinq cents mètres au-dessus de la plaine.

Nous nous rapprochons du Kelt pour reprendre le chemin de Jérusalem. C'est ici que des ruines plus considérables semblent indiquer la Jéricho des temps messianiques. Un ancien réservoir, presque comblé, mais dont les vastes dimensions et la maçonnerie très soignée rappellent les constructions hérodiennes, avait frappé l'œil-observateur et sagace de M. Guérin. Il s'est demandé si

¹ IV Rois, II, 5.

cette piscine ne serait pas celle où, sur le conseil perfide d'Hérode, le jeune Aristobule, dernier rejeton des Machabées, si cher aux Juifs, voulut se baigner au soir d'une journée chaude et agitée. La nuit commençait à tomber. Les amis d'Hérode venaient de descendre dans le vaste bassin, et ils nageaient en s'amusant avec le jeune prince. Au moment venu, leur jeu consista à le tenir sous l'eau et à l'y étouffer. Si gratuite qu'elle paraisse, cette hypothèse ne me déplait pas.

En poursuivant notre route, nous rencontrons une première caravane de chameaux portant du charbon de bois. Elle vient des montagnes de Galaad. Ces trente-six dromadaires sont reliés l'un à l'autre par un licol rudimentaire. Un âne ouvre la marche; il est monté par le chef des chameliers. Un autre la ferme; il porte le propriétaire du charbon.

Nous gravissons, sous un soleil des plus ardents, cette affreuse rampe que nous avons descendue de nuit. Je ne connais pas de plus abominable casse-cou que celui-là. C'est toujours le Kelt que nous côtoyons. Il vient des montagnes de Judée du côté d'Anatoth et n'est autre que l'ancien Kérith, où Élie se cacha. Dieu lui avait dit : « Tu boiras l'eau du torrent, et j'ai commandé aux corbeaux de te nourrir. » Et les corbeaux lui apportaient du pain et de la viande le matin, du pain et de la viande le soir. Et il buvait l'eau du torrent¹.

¹ III Rois, XVII, 2-6.